

Ce journal paraît tous les vendredis de l'année universitaire (novembre à mai) — les vacances exceptées :: :: ::

L'ÉTUDIANT

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.
Rédigé en collaboration Universitaire

Les marchands qui tiennent à la clientèle des Étudiants feraient bien d'annoncer dans notre journal. C'est le plus sûr moyen de les atteindre.

2ème ANNÉE — No 12

MONTRÉAL : 7 FÉVRIER 1913

Abonnement : \$1.00 — 5 sous le No

“ L'Assassinat de Jumonville ”

Conférence donnée au Cercle Laval, le 28 janvier 1913
par M. Alfred S. Labelle, E. E. D.

Monsieur le Président,

Messieurs,

Le sujet que je dois traiter devant vous ce soir est un de ceux qu'ont discuté longtemps et que discutent encore les historiens du Nouveau-Continent.

Je veux parler de la fin tragique de Villiers de Jumonville. Les deux nations intéressées dans cette affaire ont toujours tenté de faire retomber l'une sur l'autre la responsabilité de la mort de ce jeune officier. Aussi je ne viens pas ce soir avec la prétention d'apporter à ce débat une solution définitive, je veux seulement vous faire part du résultat de quelques recherches, qui, j'ose l'espérer vous aideront peut-être à démêler quelque chose dans cette mystérieuse affaire.

Je ne m'attarderai pas longtemps à raconter les détails de la mort de Jumonville; ils sont, — je crois — bien connus de vous. Permettez-moi seulement avant d'entrer en matière de vous faire un bref exposé de la situation politique dans laquelle se trouvaient les deux pays à l'époque de l'incident de Jumonville. Cela nous permettra de bien débayer le terrain et d'avoir une vue plus claire dans la discussion des responsabilités respectives des deux partis. La guerre de la Succession d'Autriche vient de se terminer par un traité signé en 1748 à Aix-la-Chapelle. La France et l'Angleterre ces deux vieilles ennemies, oubliant pour un moment leurs querelles séculaires, ont mis bas les armes et font presque bon ménage. Elles sont mêmes réunies à Paris, pour y discuter, dans une conférence amicale, des frontières de leurs possessions respectives en Amérique, que la convention a oublié de délimiter.

Parmi les nombreux territoires qui font le sujet du litige, un, surtout, excite la convoitise des deux peuples. C'est une immense vallée sise sur les bords de la rivière Ohio et sur un parcours de près de 200 lieues, et occupant une position stratégique, dont l'importance ne saurait échapper à quiconque s'y connaît en art militaire. Aussi les deux nations la réclament-elles avec instance.

Pour la France cette lisière de terrain est d'une valeur considérable; c'est la seule voie de communication qu'elle ait entre la Nouvelle-France et ses possessions lointaines de la Louisiane.

Pour l'Angleterre, c'est la continuation logique du territoire de ses possessions de la Virginie et du Maryland.

Ces prétentions ardemment soutenues de part et d'autre devaient nécessairement donner naissance à de nombreux conflits qui n'étaient pas de nature à conserver l'harmonie que la convention d'Aix-la-Chapelle avait voulu établir entre les deux rivaux.

Ce fut la France qui ouvrit le feu.

Déjà, en 1749, elle avait pris solennellement possession du pays convoité, et fait défendre aux traitants anglais de s'y établir et même de le traverser. Voyant que ses défenses étaient restées lettre morte, les traitants anglais continuaient comme par le passé à traverser le territoire contesté, — la France résolut d'empêcher pareilles violations.

Elle élève alors trois forts; deux sur le lac Érié, et un au confluent de l'Ohio, et du Ouabache. Ces trois nouveaux postes furent placés sous le commandement de Le Gardeur de St-Pierre.

Robert Dinwiddie, gouverneur de la Virginie, considéra que cet acte était une violation du traité d'Aix-la-Chapelle, et fit sommer les Français de cesser leurs travaux. L'officier qui fut chargé de cette mission, fut le capitaine George Washington, le futur conquérant des libertés américaines, alors âgé de 20 ans.

Washington partit de Will's Creek, où son régiment était alors cantonné, remonta l'Ohio jusqu'à sa source et remit à M. de St-Pierre les lettres dont il était porteur. Le commandant français répondit qu'il enverrait cette lettre au gouverneur Duquesne et agirait suivant ses instructions. Cette réponse fut loin de satisfaire le bouillant Washington. Il aurait voulu quelque chose de plus précis. Néanmoins, il n'en laissa rien paraître et retourna à Will's Creek rendre compte de sa mission.

Sur ces entrefaites, M. de Contrecoeur, qui commandait dans cette région, fut informé que les Anglais se fortifiaient au confluent de l'Ohio et de la Monongahéla. Il tomba sur eux à la tête de ses troupes, et les força, par sa seule présence, d'abandonner leurs travaux. Il acheva lui-même le fort commencé et lui donna le nom de fort Duquesne. C'est là que se trouve aujourd'hui la ville de Pittsburg.

A cette nouvelle, Washington, qui depuis la mort de son chef, le colonel Fry, était devenu colonel, demanda aux gouverneurs du Maryland et de la Virginie de lui envoyer des troupes, mais sa demande étant restée sans réponse, il partit à la tête de son régiment et marcha vers le fort Duquesne. Il se rendit à un endroit appelé Grand Meadows (Grandes Plaines), où se trouvait déjà bâti un fort. Comme cet endroit n'était éloigné que de 12 lieues à peine du fort Duquesne, le sieur de Contrecoeur ne tarda pas à être averti de la présence de son ennemi. Il envoya aussitôt à sa rencontre un jeune officier français, Villiers de Jumonville, avec une sommation au nom du roi de France, d'avoir à rebrousser chemin et de se retirer aussitôt d'un territoire que les Français réclamaient.

On sait le reste. Jumonville, parti du fort Duquesne le 13 mai 1754, à la tête d'un détachement de 30 hommes, s'arrêta le soir du 17 dans un vallon pour y passer la nuit. Au point du jour, Washington, qui se trouve dans le voisinage, est averti de la présence des Français, marche vers eux et les attaque à l'improviste. Jumonville fait signe qu'il veut parler, le feu cesse, mais à peine a-t-il achevé les premières lignes de sa sommation qu'il tombe frappé par une balle. Les Anglais se précipitent sur son escorte, tuent dix soldats, et font les autres prisonniers.

Je dis, Messieurs, qu'un pareil acte dans le code des nations policées a toujours été considéré comme un assassinat.

En effet, c'est un principe essentiel de droit international que la personne du parlementaire est sacrée et que, porter la main sur elle est un crime horrible que réprouve tout peuple civilisé.

Que peut dire Washington pour sa défense? Quelles excuses valables peut-il donner pour se laver d'une telle accusation?

Aucune, évidemment. Il n'a pas même la ressource de plaider ignorance. Il ne pouvait se méprendre sur la mission de Jumonville. On était en pleine paix; la France et l'Angleterre discutaient à Paris les limites de leurs possessions réciproques. Un

(Suite à la page 4)

Le Saint-Temps du Carême

Enfin nous y voilà! le Carnaval est fini. Le carême vient à temps reposer nos chers camarades; et leur permettra en même temps de travailler plus que jamais. Ça semble peut-être drôle de voir des gens capables de se reposer et de travailler ferme à la fois. C'est une faculté que seuls des étudiants peuvent posséder; cette faculté c'est celle du dédoublement de la personnalité, c'est le "moi et l'autre" de Jules Claretie.

Après le Mercredi des Cendres le "Moi" prend la place de "l'autre".

Le "Moi", c'est l'étudiant qui s'est bien amusé (au passé défini, jamais à l'imparfait), qui n'a jamais manqué l'occasion de se dégourdir les jambes dans un cotillon, ou de prouver à certains éditeurs de journaux jaunes, la vigueur de ses biceps dans le développement d'un argument... frappant.

Le "Moi", c'est le carabin toujours au poste, toujours debout quand il s'agit de boire à la santé d'une faculté, qui se porterait beaucoup mieux si les examens étaient meilleurs.

Le "Moi" c'est le charmant camarade qui s'embête tellement au cours qu'il croit de son devoir d'en avertir les copains, en leur lançant des boules de papier à la tête, ou en criant au milieu d'une lente péroraison de professeur—"Jimmy" ou "Boniface".

L'aimable "moi" ne lit que la "Presse" (la "Patrie" est en défaillance), jamais vous ne le voyez faire le sacrifice d'une pièce de 5 sous pour acheter l'"Étudiant". Vous n'y pensez pas, ce serait faire montre de trop de solidarité. Lire la prose d'un camarade, passe, à condition que ça ne coûte rien. Le même "Étudiant" sert à une douzaine de ces beaux "Moi". On se le passe à tour de rôle pendant le cours de 5 heures. Le silence alors est parfait et le professeur a toujours un air souriant, le vendredi soir.

Ou bien on forme des groupes de cinq ou six. Le plus petit, quant à la taille, ça va sans dire, tient le journal grand ouvert, et par dessus les épaules du premier, les plus grands allongent le nez et cliquent des yeux.

Et, fait remarquable, dirait Jules Fournier, la plupart de ces messieurs trop pauvres pour acheter l'"Étudiant" à 5 sous, se paient le luxe d'un mauvais cigare.

x x x

"L'autre", c'est toi, patient lecteur, qui lis notre modeste prose, et soutiens les efforts de ces quelques enthousiastes qui ont cru qu'un journal pouvait vivre à l'Université.

"L'autre", c'est le collaborateur qui nous envoie un article, ou nous écrit un conseil, en un mot qui s'intéresse au journal et lui apporte son aide.

x x x

C'est un temps de pénitence et de mortification qui commence.

J'ose espérer que, dans toutes les facultés à l'Université, les camarades pousseront le sacrifice jusqu'à oublier les sujets de discord, ou les griefs qu'ils pourraient avoir. Ils trouveront que l'"Étudiant" vaut la peine d'être lu, et sera d'autant plus intéressant que la collaboration sera plus variée et plus soutenue.

Camarades qui nous lisez, ce n'est pas à vous que ce discours s'adresse. C'est à ceux qui, de parti-pris nous ignorent, dédaignent l'effort intellectuel que nécessite la rédaction d'un article et montrent sur ce terrain, comme sur les autres, la belle apathie qui les engourdit et les tuera.

Camarades qui me lisez, passez ce numéro au voisin qui ne lit que la "Presse" ou la "Patrie", faites lui méditer ce petit article. Peut-être la grâce le touchera-t-elle?

Paul THIÉRMITE.

Air retrouvé

Rien n'est fini. Tout recommence.
Rupture toujours ajournée!
C'est comme un vieux bout de romance
Qu'on chanta toute une journée.

Un moment on croit qu'on l'oublie.
On marche sans en avoir cure.
Mais la ritournelle abolie
Comme dans la mémoire obscure

Un beau jour qu'on prête l'oreille
A des bruits vagues, l'on s'tonne
D'entendre la "petite abeille",
Qui dans sa ruche encor chante.

Et voilà qu'on redit sans trêve
Le bout oublié de romance.
On retourne à son ancien rêve.
Rien n'est fini. Tout recommence.

Jean RICHEPIN.

Euchre-Bal

Vendredi soir dernier, avait lieu, à la salle Stanley, le bal des E. E. D., et des E. E. L., précédemment annoncé. La soirée fut éblouissante de gaieté et charmante de galanterie.

Dans la salle éclairée à giorno, la beauté attirante des Rosalinde rivalisait avec la blancheur (plastronnante) des Brummel universitaires.

Des hauteurs de la galerie, M. le juge Gervais surveillait, d'un oeil bienveillant, les évolutions des couples tournoyant et virevoltant sur le parquet ciré, aux accords entraînants de l'orchestre.

Les danseurs, ayant à leur bras celui de leurs compagnes, s'acheminaient, après minuit, vers un buffet copieux.

M. Ladouceur, président des E. E. D., et E. E. L., distribua, après le euchre, en même temps que des mots aimables et spirituels, des prix nombreux aux fortunés gagnants.

Nous félicitons le Conseil actuellement régnant de la faculté de Droit de ce succès mondain dont nous reparlerons plus longuement.

National

LA FAMILLE PONT-BIQUET, COMEDIE EN 3 ACTES PAR A. BISSON

C'est une chose fort humiliante à avouer: je deviens gâteux. Je n'ai pu partager, hier, la quinte de fou rire qui secouait les entrailles des spectateurs à l'audition de cette caricature folichonne qui nous montre des êtres burlesques à la merci de hasards insensés et de combinaisons drôlatiques.

Ce n'est pas ma faute.

J'ai eu beau mettre toute ma bonne volonté et toute ma bonne humeur pour forcer ma rate à se dilater, je n'ai pu y réussir. Ce viscère s'est montré récalcitrant et rebelle à toute désopilation. Pendant que les femmes jetaient des petits cris étouffés, que les hommes roulaient de grosses notes joyeuses, je restais là figé comme un boudha de carton, essayant parfois un sourire fugitif.

Ce n'est pas que la pièce fût onéreuse! Au contraire.

Mais l'interprétation qu'on en donnait me semblait trainante et fatiguée; la vie et le mouvement qu'y dépendaient les acteurs me paraissaient trop factices et l'espèce de gaieté qu'ils y déployaient se révélait trop fardée de commande pour être communicative.

J'ai cru comprendre que les éléments manquaient à ce théâtre, pour jouer ces sortes de vaudevilles qui demandent une catégorie de comédiens d'un genre spécial et d'un talent particulier. C'est la seule conclusion qui se laisse tirer par la nuque.

G. DELOBELLE.